

## Jean Béraud, ou le théâtre immobile

Alain Pontaut

---

La critique théâtrale dans tous ses états  
Numéro 40, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Pontaut, A. (1986). Jean Béraud, ou le théâtre immobile. *Jeu*,(40), 235–237.

# jean béraud, ou le théâtre immobile

D'autres, qui l'auraient connu à d'autres époques, en témoigneraient autrement. Quand je suis devenu le collègue de Jean Béraud à *la Presse*, né avec le siècle, il avait soixante-deux ans. Sa carrière, académiquement brillante, était déjà derrière lui. Il devait d'ailleurs disparaître trois ans plus tard. Je ne puis donc juger de ce qu'il était ni en 1934, au moment de la publication de son *Initiation à l'art dramatique*, qui lui valut le Prix David, ni en 1958, date de la parution de *350 ans de théâtre au Canada français*, moins ouvrage-ressource que recueil d'articles remaniés.

À vrai dire, je ne connaissais pas sa carrière et je m'en souciais assez peu. Je fus seulement fort intrigué de le voir s'émouvoir de la plainte d'un distributeur de films que j'avais prié de s'adresser à moi en français, à un moment où même les chèques de *la Presse* portaient fièrement la mention: «Parlons le français partout et parlons-le bien toujours!» Ce que d'ailleurs faisait Béraud, mais pas au point de contester les privilèges de l'argent américain dans l'univers cinématographique montréalais.

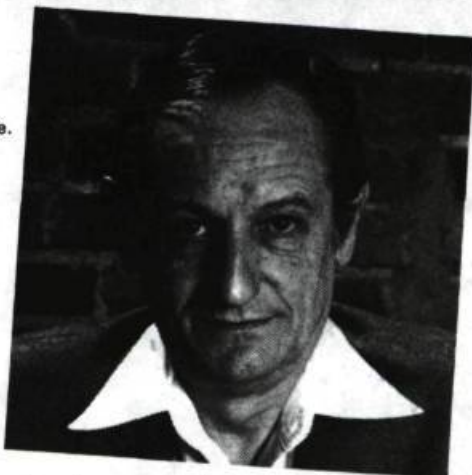
Le monde du théâtre, comédiennes, comédiens, metteurs en scène, le respectait pour quelques-uns, ne l'aimait guère pour la plupart. Il maniait fort bien sa langue, avait étudié la composition dramatique à New York et, pendant trois ans, l'histoire du théâtre à Paris. Son autorité lui venait aussi d'avoir longtemps dirigé les pages de spectacles de *la Presse*.

Son académisme plaisait aux uns et faisait dire aux autres que, s'il connaissait parfaitement ses classiques, sa compréhension du théâtre trouvait aussi son terme avec eux. À part peut-être Sacha Guitry, la comédie, ça ne pouvait être que Molière. Non seulement trois cents ans de retard dans la critique au Canada français mais aussi ce cocasse paradoxe: alors que devient classique celui qui est en son temps le plus novateur, c'est son exemple qu'on brandit pour figer le domaine qu'il a illustré. Jean Béraud, dit quelquefois Jacques LaRoche, était en tout cas, en 1962, un critique de théâtre parfaitement allergique aux univers, pourtant déjà partout reconnus, d'Ionesco ou de Beckett. Deux comédiennes, dont l'une s'appelait Dyne Mouso, l'accusèrent dans une lettre au journal d'avoir dormi pendant la première partie d'une pièce d'Ionesco, de s'être éclipse à l'entracte et d'avoir publié du spectacle un compte rendu violemment négatif.

\* Né à Québec en 1900, Jean Béraud (pseudonyme de Jacques LaRoche) fait ses études au Séminaire de Nicolet, aborde le droit puis s'initie, à New York, à la composition dramatique. Il étudie l'histoire du théâtre, la musique et la littérature pendant trois ans, à Paris, puis entame sa carrière de journaliste à *la Patrie* et la poursuit à *la Presse* où, après avoir été critique littéraire, il dirigera la page des spectacles pendant plus de vingt-cinq ans. Son *Initiation à l'art dramatique* lui a valu le Prix David en 1934; en 1958, Béraud était reçu à la Société royale du Canada. En 1968, trois ans après sa mort, on institue en son honneur un prix littéraire qui porte son nom. Jean Béraud s'est fait connaître, surtout, par l'ouvrage qui contient la plupart de ses articles critiques: *350 ans de théâtre au Canada français*, paru en 1958 au Cercle du livre de France. N.d.l.r.



Alain Pontaut. Photo : Jean Laramée.



Jean Béraud possédait si bien son système de valeurs, sans doute venu de ses maîtres du Séminaire de Nicolet, qu'il en niait plus ou moins consciemment au théâtre le droit au mouvement, comme un spécialiste de Racine en viendrait (par passion ? par justification de son petit savoir ?) à ne pas admettre qu'on pût penser un théâtre autre que racinien. Fût-ce trois cents ans plus tard.

Ainsi d'une part était-il honoré, lors par exemple de sa réception en 1958 à la Société royale du Canada, comme un maître de la critique dramatique, d'autre part plutôt considéré comme un fossile par la nouvelle génération d'animateurs de théâtre au Québec, à une époque qui enregistrait d'ailleurs bien des bouleversements. Et si je n'ose imaginer quelle eût été sa réaction devant le succès des *Belles-Sœurs*, je me souviens du commentaire que me valut la critique que j'avais faite de l'admirable *Fin de partie* montée à l'Égrégore par André Pagé : «Génial, dites-vous, Beckett, ce brouillon, cette incohérence!» Mon manque de sérieux l'accablait visiblement, mêlé au fait que cette assignation m'avait autorisé, moi critique de cinéma, à aller jouer dans ses plates-bandes. «Je ne sais pas, avais-je répondu, qui a dit que Beckett était la tragédie grecque et le Racine de notre époque.» Je le sus — lui aussi, quelques jours plus tard : c'était Jean-Louis Barrault qui, venu au Rideau Vert présenter *Oh! les beaux jours* avec Madeleine Renaud, y insista longuement à la télévision. «La plus haute expression du tragique de notre époque...»

Béraud était au demeurant un homme aimable et j'appuie peut-être exagérément sur des lacunes qui appartenaient à certain repliement trop longtemps prolongé, aux censures de la formation, à l'époque même. Tel critique aujourd'hui s'est dégourdi l'esprit, qui a perdu sa langue ou manque de culture. Jean Béraud connaissait profondément le théâtre classique, il écrivait mieux que correctement. Bref, il avait des qualités, dont la principale n'était pas le sens du futur.

### alain pontaut\*

\* Journaliste, critique, professeur, pamphlétaire et écrivain polyvalent, Alain Pontaut, né en France (à Bordeaux), est établi au Québec depuis 1962. Formé en littérature, il a travaillé dans divers médias (*la Presse*, *le Devoir*, *le Jour*, *le Maclean*, Radio-Canada, etc.). Successivement directeur littéraire des Éditions Leméac (section théâtre), secrétaire général du Théâtre du Nouveau Monde et conseiller culturel attaché au Cabinet du Premier ministre du Québec, il fait partie des jurys des prix David et de Montréal. Outre ses recueils de poèmes, ses romans, récits et livres de géographie (*Yougoslavie*, 1960), il a écrit plusieurs pièces de théâtre (*l'illusion de midi*, *le Grand Jeu rouge*), dont sa plus célèbre, *Un bateau que Dieu sait qui avait monté et qui flottait comme il pouvait, c'est-à-dire mal*, a été créée au Théâtre du Nouveau Monde. On lui doit également un *Dictionnaire critique du théâtre québécois*, publié en 1972. N.d.l.r.

Maître de la critique dramatique pour les uns, fossile pour les autres: Jean Béraud. Photographie parue dans *la Revue populaire* en mars 1955.